



CULTURE

Philippe Caubère: « La peur d'oublier vient de l'enfance »

Dans les spectacles de Philippe Caubère, le souffleur est une souffleuse. C'est aussi sa compagne. Et loin de se cacher sous une trappe ou derrière les rideaux, elle s'installe au premier rang. Le comédien, actuellement à l'affiche du Théâtre du Rond-Point avec trois spectacles, explique comment est né ce dispositif anti-trou. Confidences sans tabou d'une mémoire d'éléphant.

LE FIGARO. - On dit parfois que les comédiens sont des professionnels de la mémoire. Vous souscrivez ?

Philippe CAUBÈRE. Ça me semble assez juste, oui. C'est même peut-être la véritable fonction du comédien, et la mienne en particulier puisque j'écris des pièces qui sont inspirées de ma vie. Donc forcément je n'ai cessé de solliciter ma mémoire, de l'interroger, de la cultiver, de l'exploiter. Je vis dans ma mémoire.

Peut-on la domestiquer tout à fait ?

Je ne crois pas. Ce qui se dompte, à la rigueur, c'est la peur. Le comédien oublie son texte parce qu'il craint de l'oublier. Vous me pardonnerez la comparaison, mais c'est comme quand on a peur de ne pas bander, on ne bande pas... Et parfois des souvenirs ressurgissent trente ans plus tard, qu'on avait enfouis.

On ne soupçonne pas à quel point le trou représente la hantise absolue du comédien.

Le trou de mémoire, c'est la mort. J'ai raconté ça dans l'une de mes pièces, *Le Bout de la nuit*. Une des scènes finales évoque la panne que j'ai eue au théâtre Argentina, à Rome. Sans aucune raison parti-

culière d'ailleurs. Le texte n'était pas très compliqué à retenir mais j'ai buté. Les comédiens connaissent tous ça : le blanc absolu, le vide intersidéral. Existentiel même. Et c'est ce qui m'a poussé à me lancer dans l'écriture. Ce trou a été déterminant dans ma vie.

Ce soir-là, il n'y avait pas de souffleur ?

Non, vous savez, il n'y a plus de souffleur depuis longtemps au théâtre. On a bouché les trappes comme on a aboli la rampe et tout ce qui semblait des vestiges du vieux monde. Autrefois les pièces se montaient comme ne se montent même plus les opérettes. C'est-à-dire en quinze jours, sur le gaz, à toute allure, sans le temps d'apprendre ni de répéter. Le texte était presque soufflé au fur et à mesure, comme aujourd'hui avec l'oreillette.

Justement que pensez-vous de l'oreillette ?

Je ne l'utilise pas mais je n'ai rien contre. Tant qu'il s'agit seulement de rassurer le comédien, et pas de remplacer les répétitions. Je me souviens que Galabru était terrorisé par la perspective du trou de mémoire.

Et Jérôme Savary préférait mettre en scène que jouer parce qu'il se pensait incapable de retenir les répliques. Il

avait peur, lui aussi. Comme à l'école. La peur d'oublier vient de l'enfance. On ne se rappelle pas du texte comme on ne se rappelait pas de sa récitation devant le maître. Alors que notre mémoire vaut largement celle d'un ordinateur, et j'en sais quelque chose, puisque j'ai des expériences de mémoire que je ne pensais même pas humainement possibles.

Comment en êtes-vous venu au soufflage ?

Pendant très longtemps, je m'en suis passé. Dans mes premiers spectacles, ça m'aurait paru impossible. Ne serait-ce que parce qu'ils sont extrêmement difficiles à souffler, parce que ça va à toute allure, et qu'ils sont en général très abondants.

Et puis je n'en avais pas besoin, tant qu'il y avait un spectacle ou deux. J'ai tellement répété, vous savez je suis d'une école, le Théâtre du Soleil, où l'on

répétait beaucoup. Et c'est peu de le dire !

Quand avez-vous pris le pli ?

C'est quand j'ai commencé à avoir cinq, six spectacles simultanés que je m'en suis inquiété. Au dé-



part, Véronique, ma compagne, me soufflait depuis les coulisses. Mais c'était gênant parce que j'avais tendance à me coller de son côté et à tendre l'oreille. Et puis un jour, pour *Aragon*, sur l'île du Frioul, à Marseille, trois heures et demie sur scène tout de même, j'ai voulu un prompteur. Mais le prompteur n'allait pas assez vite. On a brandi d'énormes panneaux dans le fond de la salle, horreur, je n'arrivais pas à les lire. Alors j'ai demandé à Véronique de s'habiller joliment, de monter sur scène avec le texte et de crier comme un putois ! Depuis le soufflage est intégré à mes mises en scène et j'improvise avec. Après tout, ça n'est pas plus honteux que le filet d'un trapéziste ou la longe d'un funambule.

PROPOS RECUEILLIS PAR P. H.

La Baleine et le camp naturiste, jusqu'au 29 décembre. *Le Casino de Namur I et II*, jusqu'au 5 janvier, au Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e. Rens. : 01 44 95 98 21 et www.theatredurondpoint.fr



On ne se rappelle pas du texte comme on ne se rappelait pas de sa récitation devant le maître. Alors que notre mémoire vaut largement celle d'un ordinateur

PHILIPPE CAUBÈRE